

BILINGUISME SCOLAIRE ET MÉDIATION LITTÉRAIRE DANS LES SALONS ET FESTIVALS DU LIVRE JEUNESSE : le cas de la littérature de jeunesse en langue bretonne

RELIEF – Revue électronique de littérature française 14 (2), 2020, p. 73-86

DOI: doi.org/10.18352/relief.1092

ISSN: 1873-5045 – URL: www.revue-relief.org

This article is published under a CC-BY 4.0 license

Cet article aborde la question de la médiation autour de la littérature de jeunesse en breton lors des événements littéraires, dans un contexte de bilinguisme scolaire. L'étude présentée se base sur une enquête de terrain réalisée entre 2018 et 2019 en Bretagne, dans sept salons et festivals du livre jeunesse. En s'arrêtant sur les éléments constitutifs de ces manifestations – découverte des livres sous l'égide du plaisir et du libre choix, rencontres avec les auteurs, partage familial autour de la lecture – il apparaît que des différences fondamentales existent entre littératures de jeunesse francophone et brittophone, notamment dans la finalité des actions de médiation dans le cadre des salons.

Les salons et festivals du livre jeunesse, des lieux privilégiés de médiation

Les événements littéraires tels que les salons et festivals offrent un terrain propice à l'étude des médiations littéraires car ils rassemblent en une même occasion la plupart des acteurs de la chaîne du livre et son public cible. Dans le cadre de la littérature d'enfance et de jeunesse, ils occupent une place prépondérante en matière de médiation, pour deux raisons principales.

Premièrement parce qu'ils permettent *de facto* la rencontre entre l'enfant, ses parents, et les acteurs du monde littéraire pour favoriser sa mise en relation positive avec le livre, et l'amener à devenir lecteur ou à le rester. L'objectif affiché par les organisateurs est en effet qu'un tel événement transmette le goût de la lecture à l'enfant et sa famille, et leur permette également de découvrir les acteurs et structures de médiation littéraire présents dans leur environnement toute l'année : bibliothécaires, libraires, associations ou encore maisons d'édition et écrivains locaux. La page d'accueil du site internet de la Fédération des Salons et Fêtes du livre de jeunesse, par exemple, s'inscrit tout-à-fait dans ce discours :

Les Salons et Fêtes du livre jeunesse sont en effet des acteurs à part entière de la chaîne du livre : événements fédérateurs, lieux de rencontre et de découverte par excellence, espaces vivants en constant mouvement permettant de faire vivre le livre et de le mettre à la portée de tous, témoins immédiats de la création artistique de leur temps ; ils participent pleinement à la promotion de la lecture auprès de tous les publics. (federationlivrejeunesse.fr)

On peut affirmer que les salons et festivals agissent doublement comme instance de médiation, selon la définition de Bruno Nassim Abouddrar et François Mairesse du terme de médiateur : « le médiateur est ainsi, au sens propre, un entremetteur : celui qui se met entre, dont l'action intervient entre deux entités, de manière équidistante, afin de les relier et par le moyen duquel la rencontre peut advenir » (4). L'événement festivalier est donc en lui-même un médiateur puisqu'il relie le jeune lecteur en devenir et le monde de la littérature de jeunesse. Mais il est également un outil au service d'autres acteurs-médiateurs ayant leurs propres actions de médiation dans et hors du salon.

Deuxièmement, les salons destinés à la jeunesse, qui plébiscitent le plaisir et le libre-choix de la lecture, s'inscrivent pleinement dans la dynamique liée à l'idée de médiation culturelle d'après 1968, encore renforcée depuis les années 1990. En effet, l'émergence de la médiation culturelle viendrait de l'isolement progressif de la culture dite haute, plébiscitée par les institutions, « perçue comme étant de moins en moins aspirationnelle » (Abouddrar et Mairesse, 7) par une majorité de la population ne se reconnaissant pas dans celle-ci, et s'opposant désormais à ce qu'on la lui impose comme culture légitime. À propos du domaine littéraire, Julie Trenque, travaillant sur la prescription littéraire, explique :

Nous serions passés de l'*affirmation* de la valeur d'un objet culturel par une autorité critique – donc une relation verticale par rapport au public visé, une information transmise de l'expert vers le profane – à une *suggestion* établie par des pairs, d'une *désignation* à une *proposition*. (Chapelain et Ducas, 189)

C'est également ce que suggèrent plusieurs contributeurs de l'ouvrage *Prescription culturelle : avatars et médiamorphoses*, qui soulignent que cette dernière est en pleine reconfiguration suite à l'émergence des industries culturelles, d'Internet et à l'hyperchoix devant lequel le lecteur se retrouve en matière de publications. Judith Mayer souligne ainsi le rôle particulier des festivals littéraires dans ce contexte de mutation :

Dans le domaine de la prescription, les festivals sont susceptibles de jouer un rôle : ceux-ci renouvellent radicalement la logique de prescription littéraire dans une démarche génératrice de lien social et de rencontres. (Chapelain et Ducas, 221)

Or le lien social est précisément l'un des fondements de la médiation culturelle : « la médiation culturelle est, ou devrait être, bien autre chose qu'une transmission d'informations, c'est avant tout une mise en relation, avec soi, avec l'autre, avec le monde » (Chaumier et Mairesse, 10). On comprend dès lors que les salons et festivals sont des lieux privilégiés de médiation puisqu'ils proposent un large choix d'ouvrages en s'appuyant essentiellement sur la rencontre et le lien social. Et parmi ces manifestations, les événements dédiés au livre jeunesse occupent une place de choix, car leurs organisateurs sont particulièrement soucieux de promouvoir la liberté et le plaisir de la lecture pour attirer les jeunes lecteurs, comme le mentionnent Nathalie Beau et Aline Eisenegger : « le développement de ces manifestations accompagne la littérature de jeunesse et ses nouveaux impératifs : la lecture doit être un plaisir pour l'enfant de l'après 1968 et un vecteur de son épanouissement » (157).

Ainsi, en l'espace d'un week-end, se donne à voir un condensé des enjeux et des acteurs de la médiation littéraire, rendant propice son analyse. C'est dans ce cadre que vient prendre place l'étude de cas proposée dans cet article. Il s'agit, dans une démarche comparatiste avec la littérature de jeunesse francophone, de placer le focus sur la littérature de jeunesse brittophone et sur ses potentiels lecteurs. Que peut ainsi nous apprendre l'étude des différentes manifestations littéraires à destination de l'enfance et de la jeunesse de Bretagne occidentale¹ sur ses enjeux propres de médiation ? Afin de mesurer au mieux ce qui se joue lors de ces événements, nous nous arrêterons dans un premier temps sur les conditions du développement de la littérature de jeunesse en breton et sur les particularités de son lectorat.

La littérature de jeunesse en langue bretonne et de son lectorat

La naissance de la littérature de jeunesse brittophone est datée de la période de l'entre-deux-guerres (Kervoas, 30-33). C'est à ce moment qu'est créé un breton normé (grammaticalement, orthographiquement, lexicalement) et unifié sur l'ensemble du territoire par le mouvement littéraire nationaliste *Gwalarn*, afin d'aller à l'encontre de ce que ces militants perçoivent comme une dispersion dialectale ne permettant pas l'instauration d'une future langue nationale (Calvez, 51-65). Mais le développement de la littérature de jeunesse en breton n'intervient qu'à la fin du XX^e siècle. En effet, son véritable essor s'est fait conjointement à la création des filières scolaires bilingues dans les années 1980, suite à un changement de législation autorisant dès lors l'enseignement des langues régionales pendant toute la scolarité. En l'espace de vingt ans, le nombre de titres inédits en langue bretonne publiés pour la jeunesse est presque multiplié par sept par rapport aux vingt années précédant la création

des écoles bilingues (Kervoas, 118-119), et n'a fait que s'accroître depuis. Il atteint aujourd'hui plus de la moitié des titres paraissant en breton, alors que les enfants et adolescents sont largement minoritaires parmi les locuteurs du breton (TMO Régions, 32). C'est également à partir des années 1980 que sont créées plusieurs maisons d'édition spécialisées dans la publication de livres jeunesse en breton, alors qu'auparavant les publications étaient le fait d'éditeurs publiant à l'occasion des titres en breton pour les enfants, à côté d'une production pour un lectorat adulte. Le fondateur de l'une de ces maisons d'édition dira alors à l'époque :

Les éditions An Here, créées en mars 1983 à l'initiative de quelques enseignants et parents d'élèves des écoles Diwan², se sont directement donné pour but d'éditer des livres en breton pour enfants. [...] Il devenait urgent de développer une production de livres suffisante afin de pourvoir aux besoins du jeune lectorat bretonnant, qui était le premier à recevoir un enseignement directement en breton. (Ménard, 105-106)

Alors qu'au début des années 1970 on dénombrait à peine cinq maisons d'édition publiant régulièrement en breton pour la jeunesse (Kervoas, 38-42), il en existe aujourd'hui une quinzaine, dont huit sont spécialisées dans l'édition jeunesse en langue bretonne (Rouxel, 55-56). En cela, le développement de la littérature de jeunesse brittophone ne diffère pas de celui de la littérature de jeunesse francophone à partir de la fin du XIX^e siècle, lorsque l'école devient laïque, gratuite et obligatoire. « Désormais, la grande majorité des enfants reçoit une instruction suffisante pour lire » remarque Nathalie Prince lorsqu'elle évoque les circonstances de développement de la littérature de jeunesse francophone (53). Isabelle Nières-Chevrel précise également l'importance de la mise en place de l'instruction obligatoire jusque seize ans dans les années 1960 et de la normalisation de l'école maternelle dans l'élargissement de la production, s'adressant désormais à un public allant de la petite enfance à l'adolescence (14). Ainsi, lorsque la littérature de jeunesse en breton se développe, elle s'appuie sur le modèle francophone. Pour la première fois, des écoliers apprennent à lire et à écrire dans un breton normalisé, et forment le premier *locutorat* (Le Berre, 162) brittophone.

Mais si les compétences et l'offre sont aujourd'hui réunies pour permettre une lecture en langue bretonne par et pour la jeunesse, il est cependant nécessaire de prendre en compte la situation sociolinguistique actuelle de la Bretagne pour comprendre les enjeux et défis particuliers d'une médiation littéraire en langue bretonne. D'une part, seule une petite proportion d'élèves est scolarisée en classe bilingue breton-français, 18 890 élèves à la rentrée 2019, soit environ 3% des effectifs scolaires de l'Académie de Rennes, de la mater-

nelle au lycée (Office Public de la langue bretonne). Le nombre de jeunes lecteurs potentiels en breton est donc assez réduit, et l'on comprend alors la complexité de toucher un public si restreint, réparti dans les quatre départements bretons. D'autre part, la très grande majorité des parents d'enfants scolarisés en classe bilingue ne parle ni ne comprend le breton. En effet, si la politique institutionnelle de la Troisième République avait déjà largement proscrit les langues régionales de l'école, après la Seconde Guerre Mondiale la transmission de la langue bretonne dans le cadre familial s'est interrompue, pour disparaître presque totalement dès les années 1960 (Broudic, 69-79). Pour favoriser entre autres la réussite scolaire de leurs enfants et leur permettre d'accéder à une situation socio-économique plus enviable que la leur, les parents cessent de parler breton à leurs enfants. Or les parents d'aujourd'hui sont les enfants des personnes de cette génération qui n'a jamais ou très peu parlé breton, et ne connaissent de la langue bretonne que quelques mots conservés dans le langage courant en français. On peut donc nommer bilinguisme scolaire (Adam, 8) cette situation où la langue n'est pas transmise dans le cadre familial mais apprise à l'école, par le corps enseignant.

Dans ce cadre, il apparaît évident que la grande majorité des parents d'enfants scolarisés en classes bilingues ne lisent pas le breton. Quelles sont dès lors les répercussions de cette situation sociolinguistique dans les lieux de sociabilités littéraires tels que les salons et festivals, vis-à-vis de la littérature de jeunesse en langue bretonne ? Quelle place est faite à celle-ci lors des journées tout public de ces manifestations, axées en grande partie sur le partage familial autour de la lecture (Beau et Eisenegger, 159) ?

Présence inégale des livres jeunesse en breton dans les salons et festivals

Pour répondre à ces questions, nous nous appuyerons sur les résultats d'une enquête de terrain réalisée lors de sept manifestations littéraires en Bretagne occidentale, entre octobre 2018 et décembre 2019.

Examinons tout d'abord la présence des livres en breton lors de ces événements, dont aucun n'était dédié spécifiquement aux livres en langue bretonne. Il est d'ailleurs révélateur du point de vue de la situation sociolinguistique de la Bretagne que ni le référencement national des salons et festivals du livre jeunesse par la Fédération des Salons et Fêtes du livre de jeunesse, ni celui effectué par l'EPCC Livre et lecture en Bretagne ne mentionnent de manifestation littéraire qui ne serait axée que sur les livres en breton. Les locuteurs du breton étant largement minoritaires, les événements littéraires de Bretagne reflètent cette situation et montrent que la lecture en breton ne concerne qu'une très petite minorité de la population, même au sein de la population bretonnante (TMO Régions, 43-44). La faible présence des

livres jeunesse en breton au sein de quatre des salons étudiés dans le cadre de cette recherche en atteste. Il s'agit pourtant d'événements de taille, de rayonnement et de nature différentes, décrits ci-dessous.

	Lieu	Présence de livres en breton sur les tables d'exposition	Présence de livres en breton sur les stands des auteurs	Présence d'auteurs bretonnants
Salon du livre jeunesse de Lorient	Morbihan, Palais des Congrès	Oui, double table dédiée aux livres jeunesse en breton dans la zone « Bretagne »	Oui, un livre chez deux auteurs (traduction français-breton)	Non
Salon du livre jeunesse de Ploufragan	Côtes-d'Armor, école publique	Non	Non	Non
Festival du livre jeunesse Marmouzien, à Pleubian	Côtes-d'Armor, salle communale	Oui, moins de 10 titres	Non	Non
Foire aux livres de Ploudaniel	Finistère, salle polyvalente	Oui (livres neufs chez deux exposants), mais presque aucun en occasion	Pas d'auteur présent	Pas d'auteur présent

Tableau 1. Salons ayant une faible présence des livres jeunesse en breton

Si le salon de Lorient et la Foire aux livres de Ploudaniel comptent tous deux une présence notable de livres jeunesse en breton en comparaison des deux autres manifestations, il faut toutefois en nuancer l'importance. En effet, à Lorient, la double table dédiée aux livres jeunesse en breton, dans la zone thématique Bretagne, représente dans les faits une part infime des ouvrages du salon. De plus, les deux titres exposés sur les stands d'auteur étaient des traductions d'une maison d'édition bretonne, publiés à l'origine en français. De même à Ploudaniel, Foire aux livres organisée par une école Diwan, si l'on peut noter la présence de livres jeunesse neufs en breton sur deux des stands, il est toutefois révélateur de constater que parmi les livres d'occasion, cœur de la manifestation, la part des livres en breton est anecdotique, y compris sur le stand des parents d'élèves. Il est également intéressant de noter que le salon de Pleubien, malgré son nom breton, *Marmouzien*, (singes, terme affectueux utilisé pour s'adresser aux enfants), ne présente presque aucun livre en breton. Nous voyons ainsi que la littérature de jeunesse brittophone n'a qu'une place très limitée, par rapport à la littérature de jeunesse francophone, dans les manifes-

tations littéraires, comme dans la plupart des autres instances de diffusion littéraire (médiathèques et librairies) (Rouxel, 83-86).

Néanmoins trois autres événements littéraires du panel étudié donnent une place importante aux livres jeunesse en breton. Ils s'inscrivent dans le propos de la sociolinguiste Mannaïg Thomas concernant le Festival du livre en Bretagne : « la visibilité de la production littéraire de langue bretonne, le temps d'un week-end annuel, contraste fortement avec ce qui est sa réalité le reste de l'année » (2017, 3). La présence significative de la littérature de jeunesse brito-phone dans ces trois manifestations est représentative de la politique linguistique de promotion du breton menée en Bretagne notamment par la Région, jouant par ailleurs un rôle primordial dans le financement de la publication des livres en breton (Thomas 2014, 179).

	Lieu	Présence de livres en breton sur les tables d'exposition	Présence de livres en breton sur les stands des auteurs	Présence d'auteurs bretonnants
Festival du livre en Bretagne, Carhaix	Finistère, Centre de Congrès	Oui, majoritaires chez huit éditeurs	Pas de stand spécifique d'auteurs	Oui
Salon multilingue du livre jeunesse de Pluguffan	Finistère, salle socioculturelle communale	Oui (chez un tiers des éditeurs exposants)	Pas de stand spécifique d'auteurs	Oui (un auteur-éditeur)
La Baie des livres, salon du livre jeunesse de Morlaix	Finistère, Espace Culturel intercommunal	Oui, environ un tiers des livres exposés	Oui (sur 3, dont un en traduction)	Oui, deux

Tableau 2. Salons ayant une forte présence de livres jeunesse en breton

Le Festival du livre en Bretagne de Carhaix est un salon d'éditeurs de littérature générale, considéré comme « le rendez-vous incontournable de la plupart des agents du champ littéraire régional » (Thomas 2017, 2). Il a la particularité de n'accueillir que des maisons d'édition dont le siège social se situe en Bretagne. On y retrouve tous les éditeurs qui publient régulièrement des livres jeunesse en breton, soit une quinzaine actuellement.

Le salon multilingue du livre jeunesse de Pluguffan est également un salon d'éditeurs, entièrement axé sur le multilinguisme, français-breton tout d'abord, puis d'autres langues, comme l'explique l'un des organisateurs :

Alors, salon multilingue on y tient beaucoup parce que nous tenons à notre double culture de breton, c'est-à-dire que nous pratiquons la langue française évidemment dans laquelle nous faisons cette interview, mais nous pratiquons, la plupart d'entre

nous également, la langue bretonne, qui est une richesse identitaire. Et les thèmes de chaque année sont également avec des pays qui sont bilingues. Notre salon est multilingue, ça veut dire qu'on ne se limite pas à deux ni à quatre langues. C'est notre volonté d'ouverture sur le monde.

Le salon La Baie des livres, à Morlaix, n'est pas un salon d'éditeurs : ce sont les librairies qui se chargent de l'approvisionnement et de la vente des livres. Le mode de présentation des livres est ici totalement différent du Festival du livre en Bretagne, parce qu'ils ne sont classés ni par éditeurs, ni par langue, au moins pour l'une des deux salles d'exposition du salon. Dans la première salle, celles où sont accueillis les auteurs, les livres sont exposés par thématique, genre ou public cible, et les livres en breton sont mélangés aux livres en français. Dans la deuxième salle, plus encadrée par les libraires, un espace spécifique est dédié aux livres en breton. La différence d'agencement donne un aperçu de la cohabitation entre une politique linguistique volontariste agissant en faveur du bilinguisme, et la réalité sociolinguistique de Bretagne, où les locuteurs du breton sont aujourd'hui largement minoritaires. La salle par laquelle débute la visite du salon illustre une volonté de ne pas marginaliser les livres en breton en les intégrant comme élément normal, « naturel » parmi les autres ; autrement dit en favorisant une valorisation du bilinguisme, presque une normalisation, ce que confirment les propos de l'une des organisatrices : « La disposition est différente, c'est mélangé, c'était la volonté, de faire que ça devienne naturel. » Cette répartition des livres peut véhiculer l'idée qu'un lecteur bilingue devrait choisir son livre selon la thématique et non selon la langue. Mais l'agencement de l'espace par lequel on quitte le salon et où l'on règle ses achats, offre une présentation des livres plus clivée d'un point de vue linguistique. L'espace des livres en breton est clairement identifiable, montrant une volonté de valorisation de la littérature de jeunesse en breton, de sa diversité, mais permettant également le contournement de cet espace lors de l'achat pour la majorité du public, non brittophone.

Nous voyons donc que la littérature de jeunesse en langue bretonne est représentée de façon inégale dans les différentes manifestations littéraires, quelle que soit l'envergure de l'événement. Le Festival du livre en Bretagne par exemple, se démarque principalement par son public, largement composé de militants pour la défense de la langue bretonne, et de sympathisants tels que des enseignants, parents d'élèves, etc. (Thomas 2017, 12). Les deux autres salons, davantage tournés vers un public local et familial, ont une volonté de médiation littéraire à destination des jeunes lecteurs bien plus présente, tous comme dans les trois premiers salons mentionnés en début de chapitre.

Du livre en breton au jeune lecteur : une médiation particulière

Le premier élément de cette démarche de médiation intervient en amont de la manifestation grand-public. En effet, à l'occasion des salons de Lorient, Ploufragan, Pleubian, Morlaix et Pluguffan, des rencontres entre auteurs et élèves ont lieu dans les écoles les jours précédant l'événement. Seuls les deux derniers incluent des auteurs brittophones dans ces rencontres, en écho à la place qu'ils accordent à la littérature de jeunesse en langue bretonne dans le salon. Sur les vingt auteurs invités chaque année à Morlaix, quatre ou cinq places sont systématiquement attribuées à des auteurs écrivant en breton. Les rencontres avec ces auteurs se déroulent donc avec les élèves des classes bilingues des communes avoisinantes. Si la venue d'un auteur en milieu scolaire est une pratique commune à l'ensemble des manifestations littéraires à destination de la jeunesse (Rabot, 90-92 ; Beau et Eisenegger, 159), nous allons voir que ses effets peuvent différer dans le cas de la littérature de jeunesse en breton. Présentation du travail de l'écrivain, partage autour du récit ou mise en place d'ateliers d'écriture, sont autant d'actes de médiation qui font de la rencontre avec l'auteur un élément dominant de la promotion du livre et de la lecture auprès du jeune public. C'est le plus souvent le milieu scolaire qui en offre le cadre propice. Cette rencontre est d'autant plus valorisée dans le cadre des salons du livre jeunesse qu'elle permet d'éveiller un intérêt pour la manifestation à venir : l'enfant pourra encourager ses parents à se rendre au salon, pour y rencontrer à nouveau, en famille, l'auteur venu en classe quelques jours auparavant (Beau et Eisenegger, 159). Les propos de cette organisatrice du salon de Morlaix vont dans ce sens :

Généralement [les auteurs bretonnants] repartent, et sont plutôt contents d'être venus, parce qu'il y a ce qui se passe sur le salon, pendant les deux jours, mais il y a aussi toutes les rencontres avec les écoles. Il y a une soixantaine de rencontres dans les écoles en amont, et après les gamins viennent avec les parents et leur disent : « Tiens viens voir, c'est lui qui est venu dans mon école, on a travaillé son livre ».

Cette réaction est attendue par les acteurs de la médiation littéraire parce qu'il est reconnu que l'environnement familial tient une place centrale dans l'établissement de pratiques régulières de lecture (Frier, 9-12 ; Levy, 43). Ainsi, le temps passé en famille autour d'un événement littéraire est l'un des principaux objectifs des salons du livre jeunesse, comme le rappellent Nathalie Beau et Aline Eisenegger :

Combien de familles ont-elles pris connaissance, par ces salons, des lieux de lecture dans lesquels elles pourraient se rendre toute l'année ? La lecture peut se partager et cela semble être le but essentiel de ces fêtes. (160)

La rencontre en milieu scolaire avec un auteur écrivant en breton peut amener une famille à visiter le salon, et à se rendre sur le stand de l'auteur en question, comme en témoigne cette autrice jeunesses bretonnante ayant participé à plusieurs salons :

Ça arrive que des gamins te disent « ah bah tiens j'ai lu ce livre à l'école », ou bien « je l'ai vu dans la classe d'un tel ». Ou que des gamins justement qui m'ont vue dans une intervention reviennent me saluer, ça, ça arrive aussi.

Or si Nathalie Beau et Aline Eisenegger insistent sur la dimension de partage qui s'instaure autour de la lecture dans les salons et festivals du livre jeunesse, cet aspect devient tout de suite plus problématique pour la littérature de jeunesse en langue bretonne, puisque la majorité des parents ne sont pas brittophones. Cette situation constitue un premier frein à une médiation s'appuyant sur un partage de lecture entre parents et enfants.

Mais une autre différence fondamentale existe entre la littérature de jeunesse francophone et la littérature de jeunesse brittophone : les ouvrages traduits sont largement majoritaires pour cette dernière. Sur la quinzaine de maisons d'édition qui publient régulièrement aujourd'hui des livres en breton pour la jeunesse, seules deux publient exclusivement des créations originales en langue bretonne, une publie des ouvrages bilingues voire trilingues, et une dernière, dont les publications sont majoritairement des traductions, publie parfois des créations en breton. Les auteurs invités dans les salons ne sont donc à l'origine que d'une part très minoritaire des ouvrages en breton exposés, accentuant davantage le contraste relevé par Mannaïg Thomas entre la mise en avant de cette littérature le temps d'un week-end et sa réalité le reste de l'année. L'album est le genre le plus traduit (74% des albums en breton parus en 2017 étaient des traductions), généralement à partir du français, genre lui-même très largement dominant au sein de la littérature de jeunesse brittophone (Rouxel, 93). Or il apparaît que l'album est le genre le plus acheté en breton par les parents sur les salons, avec une prépondérance des albums-CD ou des albums lus en classe, montrant ici encore que le livre n'est pas destiné à être lu par les parents. Pourtant, les auteurs brittophones présents sur les salons écrivent le plus souvent des romans destinés aux élèves de primaires et collèges. Il existe donc un décalage entre les actions de médiation menées avec les auteurs, généralement de romans, et les livres qui sont finalement achetés par les familles dans les salons, généralement des albums.

Il est d'ailleurs important de noter qu'en dehors des salons d'éditeurs, à Carhaix et à Pluguffan, quasiment aucun roman jeunesse de création en breton n'était exposé dans les salons visités en 2018 et 2019, hormis sur les stands des

auteurs eux-mêmes au salon de Morlaix. On trouvait sur les tables d'exposition des albums, des bandes dessinées et dans une moindre mesure, des romans traduits. Pourquoi, dans un contexte valorisant particulièrement la création et la rencontre avec son auteur, les romans écrits directement en breton ne sont pas mis davantage en avant par les organisateurs ? Ceci s'explique principalement par la dimension esthétique des ouvrages. Sur la quinzaine de maisons d'édition publiant régulièrement en breton pour l'enfance et la jeunesse, une maison d'édition publie la quasi-totalité des romans jeunesse écrits en langue bretonne. Ceux-ci sont majoritairement écrits dans le cadre de deux prix annuels à destination des élèves de primaires et de collèges, et entièrement pris en charge par les instances scolaires. Les propos de cette autrice, dont les romans ont été publiés à plusieurs reprises dans le cadre de ces concours, sont très révélateurs :

Le visuel est hyper important. [...] Après, pour des collections justement comme Priz ar vugale ou Priz ar yaouankiz, ils sont un petit peu plus... rébarbatifs, dans le sens où ce n'est pas illustré, c'est un petit format, ce n'est pas aussi attrayant. Donc on a l'impression quand-même que c'est un produit destiné justement à être utilisé à l'école. [...] Je pense par exemple à un de mes bouquins, quand on m'a montré l'illustration de couverture ! Mais en tant qu'auteur, tu n'as pas ton mot à dire, ni sur les illustrations ni sur la mise en page. Mais je me suis dit « mais c'est horrible », je veux dire, je n'achèterai jamais un livre avec une couverture aussi vilaine. Bon ils font en fonction de leur budget donc ils cherchent quelqu'un qui rentre dans les clous au niveau financement.

L'une des libraires présente au salon de Morlaix allait exactement dans le même sens à propos de ces petits romans :

Ceux-là donnent beaucoup moins envie [qu'une collection de petits romans traduits en breton d'une autre maison d'édition]. Pourtant je pense que la qualité d'écriture est tout aussi bien, mais pour cinquante centimes de plus on pourrait faire mieux. Les enfants ne sont pas des militants [...] il leur faut des trucs comme n'importe quel enfant, il faut un truc qui leur donne envie de lire. Et ces romans-là ne donnent pas envie. Même si le texte est très bien, ça reste un truc qu'on étudie en classe. [...] L'enfant a besoin de couleurs, il a besoin de lire pour le plaisir, et pas parce qu'à l'école on dit qu'il faut lire.

Il y a donc un certain paradoxe entre le fait, d'un côté, d'inviter des auteurs de romans jeunesse en breton dans les salons, à les faire intervenir en milieu scolaire en amont de la manifestation, et d'un autre côté, de ne pas mettre en avant leurs ouvrages sur les tables de publications. Il n'est ainsi pas surprenant

de ne rencontrer aucun auteur brittophone dans les salons sans dimension militante vis-à-vis du breton, et de n'y trouver de fait aucun de ces romans.

On comprend dès lors la difficulté qui peut exister à mettre en place une médiation littéraire en breton dans le cadre des salons du livre jeunesse, où sont mis en avant la création, l'esthétique, le plaisir et le libre choix de lecture. Dans des salons où la présence de la littérature de jeunesse francophone est bien plus dominante et attrayante pour les jeunes lecteurs et leur famille, on peut se demander si le rôle premier de la présence de la littérature de jeunesse brittophone n'a pas pour finalité une médiation linguistique plutôt que littéraire. L'objectif sous-jacent serait alors de mettre en scène, de promouvoir la langue bretonne, de lui faire une place dans un événement grand-public dont l'objectif affiché est autre que la défense du breton, attirant ainsi un public pluriel, plus ou moins sensibilisé aux questions linguistiques. Il est frappant à cet égard de constater que lors des entretiens effectués en 2018 et 2019, les organisateurs des salons de Morlaix et de Pluguffan ne mentionnent à aucun moment la promotion de la lecture en breton dans les raisons qui les ont amenés à mettre en avant la littérature de jeunesse brittophone.

Dès le départ, l'idée était de faire que ce salon du livre [La Baie des livres de Morlaix] soit évidemment aussi un lieu où le breton avait sa place. Ce qui fait qu'à chaque fois depuis le début, quand il s'est agi de faire l'affiche, de faire les flyers, c'était évidemment bilingue. [...] C'était la volonté, que des monolingues qui passent par-là tendent l'oreille en se disant « tiens... qu'est-ce que c'est que cette langue ? C'est quoi ? » Oui parce qu'en fait, on fait venir des gens qui sont intéressés par la littérature de jeunesse et qui découvrent peut-être le breton du même coup. Alors que quand tu vas au salon à Carhaix tu sais très bien que tu te déplaces aussi pour le breton. [...] Et puis on voulait aussi développer des lieux comme ça, où les parents peuvent aller boire un café pendant que les gamins sont en train de faire un atelier pop-up, d'être maquillé, tout ça gratuit. Et puis s'ils voient passer du breton, bah yes quoi ! [...] Et je reste persuadée que des parents qui viennent peut-être avec des petits, des tout-petits là, qui voient ça et « t'as vu, t'as vu les bouquins d'Yves Cotten, la petite vache qu'on voit partout, oh ils la font aussi en breton. Oh t'as vu la petite fille à côté elle lit en breton, peut-être qu'elle apprend le breton. Oh bah tiens pourquoi pas nous ? ».

Bien qu'il soit évident que les organisateurs de ces manifestations souhaitent transmettre le goût de la lecture aux plus jeunes, en ce qui concerne la présence de la littérature de jeunesse en breton sur ces salons, il apparaît qu'elle remplit davantage un rôle de vitrine d'entrée dans la langue plutôt que dans la lecture.

Nous voyons ainsi que, malgré une apparente similitude dans les procédés de médiation littéraire, la finalité des actions de médiation dans les salons

et festivals du livre jeunesse diffère entre littérature de jeunesse francophone et brittophone. Si l'on peut parler de médiation littéraire pour la première, il conviendrait davantage de parler de médiation linguistique à travers le livre pour la seconde. L'encouragement à la lecture en breton se fait bien plus par le biais de l'école, là où se situe *in fine* la compétence linguistique de l'adulte pouvant accompagner l'enfant dans sa lecture. D'une part, nous l'avons vu, les échanges avec l'auteur brittophone se font principalement en classe, et d'autre part, notre enquête de terrain a montré que lors des salons, les parents achetaient plus volontiers un album déjà lu en classe, ou que l'enfant souhaiterait apporter à l'école. Mais l'enquête a également montré que, pour les enfants plus âgés, vers la fin de l'école primaire et au-delà, quand un parent oriente son enfant vers un livre en breton (roman ou bande-dessinée), celui-ci décline souvent la proposition, préférant les livres en français. Comme l'ont mentionné différents acteurs des salons décrits, et d'autres entretiens réalisés auprès d'élèves et de parents d'élèves, la lecture en breton est fortement associée à l'école à partir d'un certain âge, donc à une lecture contrainte, pouvant provoquer un effet repoussoir important (Lévy, 22).

Ainsi le contexte de bilinguisme scolaire, allié à la faible attractivité des romans de création en langue bretonne, crée une situation difficilement compatible avec les objectifs affichés par les organisateurs des salons et festivals du livre jeunesse, à savoir le partage familial autour du plaisir de la lecture, librement choisie. Si l'on peut déjà soulever de façon générale le paradoxe entre l'impératif du plaisir de la lecture chez les jeunes lecteurs et la liberté dont ceux-ci sont censés jouir, il semble davantage exacerbé en ce qui concerne la littérature de jeunesse en langue bretonne.

Notes

1. Le terme Bretagne occidentale est ici utilisé pour désigner l'aire géographique couverte par cette enquête, à savoir la Basse-Bretagne (c'est-à-dire la partie la plus à l'Ouest de la région, où était parlée la langue bretonne jusqu'au milieu du XXe siècle) et ses abords directs, notamment Ploufragan dans les Côtes-d'Armor.
2. Écoles associatives immersives en langue bretonne, présentes dans toute la Bretagne, n'appliquant pas la parité horaire français-breton, contrairement aux deux autres filières d'enseignement bilingue (publique et privée catholique).

Ouvrages cités

- Bruno Nassim Aboudrar, François Mairesse, *La médiation culturelle*, Paris, Presses Universitaires de France, 2016.
- Catherine Adam, *Bilinguisme scolaire breton-français du jeune enfant : les représentations parentales et leurs influences*, thèse de doctorat, UBO, Brest, 2015.
- Nathalie Beau, Aline Eisenegger, « La promotion du livre pour la jeunesse à travers les salons et les prix littéraires », dans Françoise Legendre (dir.), *Bibliothèques, enfance et jeunesse*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 2015, 155-164.
- Fañch Broudic, « Langues parlées, langues écrites en Basse-Bretagne, 1946-1990 », dans *La Bretagne Linguistique*, vol.10, Brest, CRBC, 1996, 69-79.
- Ronan Calvez, « “Il n’est pas de renaissance nationale sans renaissance linguistique” : la création de *Gwalarn* », dans Carmen Alén Garabato (dir.), *L’éveil des nationalités et les revendications linguistiques en Europe (1830-1930)*, Paris, L’Harmattan, 2006, 51-65.
- Brigitte Chapelain et Sylvie Ducas (dir.), *Prescription culturelle. Avatars et mediamorphoses*, Villeurbanne, Presses de l’Enssib, 2018.
- Serge Chaumier, François Mairesse, *La médiation culturelle*, Paris, Armand Colin, 2013.
- Catherine Frier, *Passeurs de lecture. Lire ensemble à la maison et à l’école*, Paris, Retz, 2006.
- Yann-Envel Kervoas, *Al levriou e brezoneg eoid ar vugale*, Brest, Emgleo Breiz, 2006.
- Yves Le Berre, « L’écriture du breton dans l’histoire. Essai de synthèse », *La Bretagne Linguistique*, 7, 1991, 153-176.
- Clara Lévy, *Le roman d’une vie. Les livres de chevet et leurs lecteurs*, Paris, Hermann, 2015.
- Martial Ménard, « Bretagne. Petite histoire de l’édition en langue bretonne pour la jeunesse », dans *Livres d’enfants en Europe*, Pontivy, COBB, 1992.
- Isabelle Nières-Chevrel, *Introduction à la littérature de jeunesse*, Paris, Didier jeunesse, 2009.
- Nathalie Prince, *La littérature de jeunesse : pour une théorie littéraire*, Paris, Armand Colin, 2012.
- Cécile Rabot, « Les auteur.e.s jeunesse aux avant-postes de la professionnalisation », dans Gisèle Sapiro et Cécile Rabot (dir.), *Profession ? Écrivain*, Paris, CNRS, 2017, 77-99.
- Eve Rouxel, *La littérature de jeunesse en langue bretonne, enjeux et spécificités*, mémoire de master, UBO, Brest, 2018.
- Mannaïg Thomas, « Le Festival du livre en Bretagne ou comment un lieu de sociabilité sert à entretenir l’illusio », *ConTEXTES*, 19, 2017.
- « Une littérature en dépendances. La littérature de langue bretonne, 2000-2010 », *La Bretagne Linguistique*, 18, 2014, 177-203.
- TMO Régions, Région Bretagne, *Les langues de Bretagne. Enquête sociolinguistique*, www.bretagne.bzh, 6 octobre 2018.